Ami du Clergé du 18 avril 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — X. Le culte des saintes reliques et des saintes images, 225.
Cinq minutes d'Evangile. – XXVI. *Ascension :* La pensée du ciel, soutien du chrétien, 227.
Pour des Communions solennelles. — *A la messe :* I. Dispositions pour communier, 228 ; II. Après la communion, 229. — *Rénovation des promesses du Baptême :* Vous serez mes témoins, 230. — *Consécration à la Sainte Vierge :* Marie vous gardera, 232. — *A la messe du lendemain :* Sur la persévérance, 233.
Pour une Vêture. — III. Sur le chemin du paradis, 235.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc — XIX. Prise des Tourelles, 236. — XX. Orléans délivré, 238.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

X

LE CULTE DES SAINTES RELIQUES ET DES SAINTES IMAGES

Mes frères,

Si nous devons rendre à Dieu un culte d'adoration et aux Saints un culte d'honneur, il s'ensuit que nous devons un culte semblable, soit aux reliques et aux images de Notre-Seigneur, soit aux reliques et aux images des Saints.

Toutefois, notons-le, tandis que le premier est *absolu* et s'adresse directement aux personnes, le second n'est que *relatif :* à vrai dire il s'adresse moins à ces reliques et à ces images qu'aux saints personnages à qui elles ont appartenu ou qu'elles représentent. En tout cas, ce n'est qu'en souvenir de ceux-ci, ce n'est que par amour de ceux-ci que nous les vénérons.

Nous allons voir quelles sont les *différentes sortes de reliques,* combien *leur culte est légitime* et combien légitime également est le culte des *saintes images.*

I

Parmi les reliques, celles qui nous restent de Notre-Seigneur occupent le premier rang. Elles sont toutes considérées comme des reliques insignes.

Les plus célèbres sont les Lieux Saints où il a vécu, la Crèche où il a été déposé et qui est conservée à Rome en l'église de Ste-Marie-Majeure, le bois de la Croix sur laquelle il est mort et dont les fragments sont répartis et vénérés par toute l'Eglise. Le titre placé par Pilate au-dessus de la croix avec l'inscription : *Jésus de Nazareth Roi des Juifs,* est conservé et vénéré à Rome dans l'église de Ste-Croix de Jérusalem. La Couronne d'épines, donnée par l'empereur de Constantinople Baudouin II à S. Louis, qui construisit pour la recevoir la Ste-Chapelle, est conservée aujourd'hui en l'église Notre-Dame de Paris. Les clous qui fixèrent sur la croix les mains et les pieds du Sauveur, sont vénérés, l'un à Rome dans l'église de Ste-Croix, un second en l'église Notre-Dame de Paris, et un troisième dans la cathédrale de Trèves. L'éponge, dont se servit un soldat pour présenter le fiel et le vinaigre à Jésus mourant, est conservée à Rome en l'église St-Jean de Latran. La lance dont le soldat Longin lui perça le côté est conservée, partie à Rome, partie à Paris. La colonne de la flagellation est, elle aussi, conservée à Rome dans l'église de Ste-Praxède. La robe sans couture dont Notre-Seigneur fut dépouillé sur le Calvaire et que les soldats tirèrent au sort est vénérée à Trèves, et sa tunique à Argenteuil près de Paris. Les différents suaires qui enveloppèrent son corps dans le tombeau sont conservés à Lisbonne, à Turin et à Besançon. Enfin le voile dont sainte Véronique essuya le visage du Sauveur et qui en conserva les traits adorables, est pieusement conservé et vénéré à Rome.

Sont considérées comme insignes, elles aussi, les quelques reliques qui nous restent de la T. S. Vierge et de S. Joseph, telles que la Maison de Nazareth, transportée par les anges à Lorette, le voile de Notre-Dame vénéré à Chartres, la ceinture de son saint époux conservée à Joinville, au diocèse de Langres.

Les reliques des Saints sont considérées comme *insignes* lorsqu'elles consistent dans « le corps, la tête, le bras, l'avant-bras, le cœur, la langue, la cuisse ou la partie du corps où le martyr a souffert si elle est entière et pas trop petite » (can. 1281) : tels sont le corps du S. Curé Jean-Marie Vianney, conservé à Ars, celui de la Bienh. Bernadette conservé à Nevers, le chef de S. Pierre Fourier vénéré à Mattaincourt. Elles sont seulement *notables* lorsque, sans constituer un membre entier, elles sont cependant une partie considérable du corps. Enfin, elles ne sont que *minimes* lorsqu'elles ne consistent qu'en une ou plusieurs parcelles d'ossements ou de poussière.

On donne aussi le nom de reliques aux différents objets qui ont été à l'usage des Saints pendant leur vie, comme leurs vêtements, leurs instruments de pénitence. On donne même ce nom aux objets qu'on leur a fait toucher, qu'on a déposés sur leur tombeau ou les châsses qui renferment leurs ossements.

Ne nous étonnons pas du respect que l'Eglise réclame pour ces objets, ni des grâces qu'on sollicite par leur moyen. L'hémorrhoïsse de l'Evangile ne fut-elle pas guérie par le seul contact du manteau de Notre-Seigneur, touché avec foi et confiance ? Les malades n'étaient-ils pas guéris par les linges qui avaient servi à S. Paul ? Jadis, on ne distribuait pas d'autres reliques. D'après S. Grégoire le Grand, avant lui on n'envoyait, comme reliques, que des linges qui avaient touché le sépulcre des Saints ou des clefs d'or renfermant de la limaille des chaînes de S. Pierre et de S. Paul, mais jamais d'ossements, parce que ce n'était pas l'usage de diviser ou de transporter ainsi les corps saints.

II

Ce culte que l'Eglise rend et nous demande de rendre aux reliques des Saints est-il *légitime ?*

Oui, sans aucun doute, et quoi que puissent dire les Protestants, qui traitent d'idolâtrie ce culte, ainsi que le culte des Saints eux-mêmes et celui de leurs images.

Il est légitime parce qu'il est fondé sur la *Sainte Ecriture.* Les Hébreux, en quittant l'Egypte, emportent précieusement avec eux les restes du patriarche Joseph. Effrayés par des voleurs, des hommes qui ensevelissaient un cadavre le jettent dans le sépulcre du prophète Elisée. A peine ce cadavre a-t-il touché les ossements du prophète qu'il recouvre la vie. L'Ecriture nous dit avec quel pieux dévouement Tobie recueillait les restes de ses compatriotes mis à mort pour leur foi. Mais Dieu lui-même n'a-t-il pas veillé sur le corps de son Fils et préposé des anges à sa garde pendant les trois jours qu'il passa dans le tombeau ? David nous assure qu'il protège avec le même soin jaloux les restes de ses serviteurs : « *Custodit Dominus omnia ossa eorum* » (Ps. XXXIII, 21) et cela jusqu'au grand jour de la résurrection où il les fera revivre pour les glorifier dans le ciel : « *Et exultabunt ossa humiliata* » (Ps. L, 10).

Ce culte des saintes Reliques est légitime parce qu'il est fondé sur la *Tradition.* De tout temps, on a honoré dans l'Eglise les reliques des Saints. Les premiers chrétiens recueillent précieusement les corps des martyrs, parfois au péril de leur vie ; ils les rachètent aux bourreaux à prix d'or ; ils les emportent dans les catacombes et, sur leurs tombeaux transformés en autels, ils célèbrent le saint sacrifice. Bien plus, les fidèles d'Afrique étendent des linges pour y recevoir le sang de S. Cyprien, on étanche avec des éponges celui de S. Hippolyte, on conserve encore à Naples celui de S. Janvier et chaque année, au jour de sa fête, il se liquéfie miraculeusement. Les disciples de S. Ignace rapportent de Rome à Antioche ce que les bêtes féroces ont laissé du corps du saint évêque.

Dieu désire si vivement que nous honorions les corps de ses Saints qu'il fait parfois des miracles pour révéler l'endroit où ils se trouvent. Dans la nuit qui suit son martyre, S. Sébastien apparaît à une pieuse dame romaine, sainte Lucine, et lui indique le lieu où les gardes de Dioclétien ont jeté son corps. S. Gamaliel apparaît à l'évêque de Jérusalem, Jean, pour lui faire connaître où le premier martyr S. Etienne a été enseveli. Une lumière éclatante resplendit la nuit au-dessus de la Moldau, où l'impie duc de Bohême Venceslas a fait jeter le corps de S. Jean Népomucène, et révèle aux chanoines de Prague l'emplacement du corps du martyr.

Par combien d'autres miracles Dieu n'a-t-il pas récompensé la confiance des malades ou des infirmes de toute sorte qui, au cours des siècles, sont allés prier sur le tombeau de ses Saints ou devant leurs reliques, depuis les malades d'Afrique dont parle S. Augustin et qui furent guéris par les reliques de S. Etienne, jusqu'à ceux de nos jours, guéris par les reliques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ? Que de fléaux arrêtés par la procession de leurs châsses ! Les flots de la Seine s'arrêtent, et mieux encore les bataillons reculent devant la châsse de sainte Geneviève, les coulées de lave de l'Etna s'arrêtent devant le voile de sainte Agathe et celles du Vésuve devant les reliques de S. Janvier. Certainement Dieu ne récompenserait point par tant de faveurs le culte que nous rendons aux saintes reliques s'il ne lui était pas agréable.

C'est donc avec raison que le Concile de Trente a condamné les Protestants qui, au XVIe siècle, profanèrent et détruisirent un si grand nombre de précieuses reliques. « Les fidèles, dit-il, doivent respecter les corps des saints martyrs et des autres Saints qui vivent avec Jésus-Christ... Ceux qui soutiennent qu'on ne doit point d'honneur et de vénération aux reliques des Saints ou que c'est inutilement que les fidèles leur portent respect ainsi qu'aux autres monuments sacrés, doivent être condamnés. L'Eglise les a condamnés autrefois, elle les condamne de nouveau aujourd'hui. »

Le Code de droit canonique a réglementé le culte des saintes Reliques. Parmi les prescriptions qui peuvent vous concerner notons celles-ci : on peut garder à la maison les reliques non insignes, on peut même les porter sur soi, pourvu que ce soit avec le respect et la piété voulus ; tous ceux qui ont charge des reliques doivent veiller à ce qu'elles ne soient point profanées, égarées, ou gardées sans respect ; enfin il n'est pas permis de vendre des reliques ; aussi les évêques et les curés ont-ils l'ordre de ne pas laisser vendre des reliques avec d'autres objets d'un héritage, et surtout de ne pas les laisser tomber entre les mains de non catholiques.

III

Le culte des *saintes Images* n'est pas moins légitime que celui des saintes Reliques.

Ce n'est pas, est-il besoin de le rappeler, le bois, la pierre, la matière dont elles sont faites que nous honorons, mais ce sont ceux qu'elles représentent. De même, ce n'est pas le papier dont est faite la photographie de son père que veut embrasser l'enfant à qui on la montre, mais c'est bien son père dont elle reproduit les traits.

Ce culte des saintes Images *honore* les Saints. Nous érigeons des statues aux grands hommes d'ici-bas que nous voulons honorer, pourquoi n'en élèverions-nous pas aux Saints qui ont édifié le monde par leurs vertus ?

Ce culte des saintes Images nous *instruit.* « Les images, dit S. Grégoire le Grand, sont les livres des ignorants. On les place dans les églises afin que ceux qui ne savent pas lire voient sur les murailles ce qu'ils ne peuvent pas apprendre dans les livres. » Ainsi la crèche de Noël nous rappelle la naissance du Sauveur ; les tableaux, bas-reliefs, verrières de nos églises nous apprennent, en les reproduisant, les scènes de la vie du Sauveur ou de la vie des Saints. Les stations du Chemin de la croix et la croix elle-même nous remettent sous les yeux sa Passion et sa mort.

Ce culte des saintes Images est, lui aussi, tellement *agréable à Dieu,* qu'il le récompense par des grâces sans nombre. Pourquoi tant de tableaux comme ceux de N.-D. du Perpétuel Secours ou de N.-D. du Bon Conseil sont-ils considérés comme miraculeux ? Pourquoi tant de statues de la T. S. Vierge, comme celles de N.-D. des Victoires, de Fourvière, de Bon-Secours et tant d'autres, pourquoi tant de statues de Saints sont-elles devenues un but de pieux pèlerinages et entourées de tant d'*ex-voto,* sinon parce que ceux qui sont venus prier à leurs pieds y ont obtenu des faveurs extraordinaires ?

L'Eglise, ici encore, a réglementé ce culte des saintes Images par de sages prescriptions, tendant notamment à en écarter tout ce qui pourrait s'y glisser de choquant et d'inconvenant. Lorsque votre piété vous inspire la généreuse pensée de faire don d'une statue à votre église, il ne faut donc pas en faire le choix sans avoir au préalable consulté votre curé : c'est à lui, de concert avec son évêque, de décider s'il est opportun d'ériger la statue de tel Saint dans l'église de la paroisse ; c'est à lui également, de concert avec vous, de choisir le modèle de cette statue. L'érection d'une nouvelle image de saint dans une église n'est pas seulement en effet un acte de dévotion privée, c'est l'inauguration d'un culte public envers ce Saint dans la paroisse ; or tout ce qui concerne le culte public relève de l'autorité religieuse.

Sous cette réserve, soyez heureux et fiers d'enrichir votre église de nouvelles images. Mais que ces images ne soient pas seulement pour elle une parure, que les Saints qu'elles représentent deviennent pour la paroisse et chacune de vos familles autant de protecteurs. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXVI

L'ASCENSION

La pensée du ciel, soutien du chrétien

Quarante jours s'étaient écoulés depuis la Résurrection ; Jésus avait complété l'instruction de ses apôtres, il avait institué les sept sacrements et donné ses suprêmes recommandations touchant le gouvernement de l'Eglise. Le moment était venu pour lui de remonter vers son Père. Il assembla une dernière fois ses apôtres et les conduisit sur la montagne des Oliviers, voulant que là où avait commencé sa passion, là aussi commençât son triomphe. Il les bénit une dernière fois, et en présence de plus de cinq cents personnes, il s'éleva dans les cieux, emmenant à sa suite les âmes justes qui attendaient la venue du divin Libérateur.

Pourquoi Notre-Seigneur est-il remonté vers les c eux ? C'est tout d'abord pour prendre possession de la gloire qu'il avait méritée par ses travaux, ses humiliations, ses souffrances ; mais c'est aussi pour nous y préparer une place.

La fête de l'Ascension nous rappelle donc toutes nos glorieuses destinées ; elle élève notre pensée vers le ciel dans les luttes qu'il nous faut soutenir pour demeurer ou bien pour redevenir chrétiens.

I

C'est une vérité d'expérience que l'homme n'agit ordinairement que par intérêt et par l'attrait de la récompense. C'est dans l'espoir d'acquérir un gain que l'ouvrier se consume dans son atelier, que le laboureur cultive son champ ; c'est dans l'espoir d'acquérir la renommée, qui est encore un gain, que le savant passe ses journées et même ses nuits sur de doctes ouvrages, que le soldat se lance à l'assaut et compte pour rien les fatigues et les dangers.

Aussi Dieu, qui connaît parfaitement les ressorts de notre propre nature, puisqu'il en est l'auteur, Dieu a-t-il toujours proposé des récompenses à ses enfants pour encourager leurs efforts. C'est ainsi que dans l'Ancien Testament, après avoir demandé à Abraham de grands sacrifices, entre autres le sacrifice de son fils unique, Dieu lui dit : « Je serai moi-même ton incomparable récompense. »

Et dans le Nouveau Testament, Jésus, après avoir donné dans un discours qu'on appelle le « Sermon de la Montagne » les règles de la morale évangélique — l'esprit de pénitence, la bonté, la condescendance, le support des injures, l'amour des ennemis, la pureté du cœur, — Jésus, pour déterminer ses auditeurs à obéir à des préceptes qui sont si contraires à notre nature déchue, leur propose des récompenses, et l'on a remarqué que chacune des béatitudes se termine par la promesse du Paradis.

On lit aussi dans S. Paul : « Rappelez-vous toujours, au milieu de vos tribulations, tout d'abord qu'elles sont passagères, et ensuite qu'elles vous méritent une éternelle gloire. »

Admirable Providence de notre Dieu ! Pour nous faire pratiquer le bien, elle nous prend par le côté le plus sensible de notre être, par le désir de la béatitude. Elle nous montre le ciel et elle nous dit : « Allons, courage ! Vous le posséderez un jour, si vous suivez les traces de Jésus-Christ votre chef. »

II

Au reste, les saints se sont toujours encouragés au service de Dieu par la pensée du ciel.

Comment les premiers chrétiens gardèrent-ils leur foi au milieu des nations païennes et idolâtres ? Comment le saint roi David se releva-t-il de chutes graves et profondes ? En pensant au ciel. Qu'est-ce qui soutenait S. Etienne, le premier martyr, quand, écrasé sous une grêle de pierres, il était sur le point de rendre le dernier soupir ? La pensée du ciel. « Je vois, disait-il, le ciel ouvert et Jésus-Christ siégeant à la droite de Dieu. »

Encore un autre fait : « Pourquoi regardes-tu toujours en haut ? » demandait un juge inique à un confesseur de la foi dont le sang coulait sous les coups des bourreaux. — « C'est parce que c'est là qu'est le ciel, ma force et mon espérance. »

* *

A l'exemple des saints, pensons souvent au ciel au milieu de nos tribulations, et il me semble que nous

serons plus courageux pour faire le bien et éviter le mal, en attendant cette éternité bienheureuse qui sera notre récompense, et que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il !

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la messe

I

DISPOSITIONS POUR COMMUNIER

Dicite invitatis : « Omnia parata, venite. »
Dites à mes invités : « Tout est prêt, venez. » (Matth., XXII, 4).

Mes chers enfants,

Ainsi parle, dans l'Evangile, le roi qui célèbre les noces de son fils : « Allez, dit-il à ses serviteurs, faites savoir à ceux que j'ai invités que tout est prêt ; et qu'ils viennent. » Aujourd'hui de même, le Roi du ciel et de la terre envoie ses ministres, c'est-à-dire ses prêtres, vers vous : « Dites à ces enfants : Tout est prêt, venez. »

Oui, tout est prêt. La table est dressée, le festin est servi. La nourriture ineffable que vous allez recevoir, c'est Jésus lui-même, qui veut se donner à vous, s'unir à votre vie.

Vous êtes prêts, vous aussi, mes enfants. Vos mères, qui attendaient, comme vous, ce jour avec impatience vous ont parés de leur mieux pour cette belle fête. Surtout, vous avez disposé, pour la venue d'un Dieu, votre intelligence et votre cœur. Pendant de longs mois, vous avez étudié, goûté les vérités nécessaires au chrétien, les mystères de la foi. Dans les jours de la retraite enfin, vous avez interrogé votre conscience ; puis vous vous êtes présentés au saint tribunal, le cœur repentant et contrit ; vous avez fait au prêtre l'aveu sincère de vos fautes, et la grâce de l'absolution vous a purifiés.

Et vous voici, parés de grâce et de jeunesse, le visage épanoui, le cœur joyeux, l'âme en paix ; vous voici, revêtus de la robe nuptiale que Jésus demande à ses invités, désireux de vous asseoir au banquet divin. Oh ! l'heureux moment longtemps attendu ! Votre Dieu va venir, avec toutes ses grâces. Qu'allez-vous faire, pour être moins indignes de cet amour infini ?

I. — *Foi*

Quand le prêtre tiendra dans ses mains l'Hostie sainte, vos yeux n'apercevront rien qu'un peu de pain ; mais votre âme, éclairée d'en-haut, découvrira Jésus, aussi réellement présent sous les apparences sensibles qu'il est présent dans le ciel.

Oui, Jésus est là, dans l'Hostie consacrée. Mais, pour ne pas vous effrayer, il a voilé les rayons de sa gloire ; il s'est fait humble et petit, moins qu'un homme, pour se laisser approcher par nous. Il est là, avec son corps, qui fut blessé pour nous ; avec son sang, qui coula sur la croix pour la rémission de nos péchés ; avec son cœur, qui a tant aimé les hommes ; avec sa divinité.

Comment cela se fait-il, mes enfants ? Vous ne sauriez pas l'expliquer, mais répondez avec l'Eglise : « Je crois à la parole d'un Dieu. » Dieu a dit au commencement du monde : « Que la lumière soit ! » et la lumière apparut, belle, éblouissante. Il a dit au paralytique : « Lève-toi, prends ton grabat et marche ; » et le paralytique se leva et marcha. Il a dit à Lazare, enfermé depuis quatre jours dans le tombeau : « Lazare, sors du tombeau ; » et Lazare sortit, enveloppé de son suaire. De même, il a dit sur l'hostie, par la voix de son prêtre : « Ceci est mon corps, » et c'est véritablement son corps.

Encore une fois, je crois en Dieu qui parle ; je crois à sa puissance, je crois à son amour.

Je crois, ô mon Dieu, que sous les espèces du pain vous êtes présent avec votre corps, votre sang, votre âme, votre divinité, homme et Dieu tout ensemble ; que vous vous donnez tout entier à chacun de ceux qui communient. Je le crois, parce que je crois à votre amour, qui peut ce qui paraît impossible à l'homme, qui l'a voulu et qui l'a fait.

II. — *Amour*

L'amour de Jésus, comme il a été doux, tendre et profond pour vous ! A votre entrée dans la vie, il vous a purifiés dans les eaux du baptême ; il vous a donné des parents chrétiens, qui ont entretenu dans votre âme la lumière de la foi ; il vous a relevés après vos chutes, et vous a rendu son amitié.

Est-ce tout, mes chers enfants ? Non pas. Devant l'Eucharistie l'Eglise s'écrie : « O mystère de la foi ! *mysterium fidei.* » Je le dis avec elle, et j'ajoute : « O mystère de l'amour ! » Si l'on vous disait qu'un roi vient pour vous faire visite, vous seriez très touchés de cette condescendance. S'il vous invitait à sa table, vous seriez fiers d'un tel honneur. Mais qu'est-ce que tout cela, en présence de l'amour de Jésus ? Le cœur d'un Dieu, mes enfants, a des abîmes insondables de tendresse. Pour nous, en effet, il a donné sa vie ; ce n'était pas encore assez : pour nous, il a établi le sacrement de l'Eucharistie, qui nous unit à lui de la manière la plus intime et la plus douce.

Tout à l'heure, il va vous dire comme autrefois à ses apôtres : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ; buvez-en tous, car ceci est mon sang versé pour vous. » Et vous allez manger cette chair virginale et immaculée, boire ce sang, le plus pur et le plus généreux qui ait coulé sur la terre. *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Qui donc pourrait ne pas aimer un Dieu qui nous aime tant ?... O mon Dieu, je viens à vous et je veux vous aimer plus que toute chose au monde, plus que mes amis, plus que mes parents, plus que moi-même. Mon cœur, ce pauvre cœur, si léger, si inconstant, si volage, je vous l'offre pour qu'il soit tout à vous !

III. — *Humilité*

Arrivés à la Table sainte, vous vous agenouillerez humblement, pieusement. Oh ! oui, tombez à ge-

noux, et par cette posture humiliée témoignez hautement que vous n'êtes rien devant Dieu. Celui que vous allez recevoir est le même qui a créé le monde, qui a jeté les astres dans les espaces infinis, d'un seul mot de sa bouche, avec la même facilité que vous jetez dans l'air une poignée de sable ; c'est le maître de la vie et de la mort. Il est la puissance sans limite, et nous sommes de chétives créatures. Il est la richesse même, et nous sommes pauvres, très pauvres. Il est la pureté sans tache, et nous sommes souillés.

O Dieu très pur, très riche, très puissant, me voici prosterné devant vous ; je ne suis pas digne que vous veniez en moi ; mais je sais que vous n'avez qu'une parole à dire. Dites-la, ô mon Dieu, cette parole que j'attends. Elevez à vous ma petitesse, enrichissez ma pauvreté, purifiez-moi de mes fautes. Dites une parole et mon âme sera guérie !

IV. — *Confiance et désir*

Alors, attendez avec calme et confiance le passage de votre Dieu. Ne craignez pas, ô mes enfants ! Car Jésus, tout grand, tout puissant qu'il est, a le plus vif désir de s'unir à vous.

Il a dit, lui, la sagesse éternelle : « Mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes. Venez à moi, vous tous qui travaillez, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. »

Petits enfants, vous surtout, ne craignez pas. Pendant qu'il était sur la terre, c'était vers vous qu'allaient ses plus tendres affections ; il aimait votre simplicité, votre candeur, vos joies innocentes et naïves. Aussi les enfants, partout, accouraient sur ses pas ; et quand ses apôtres, importunés de cette affluence, les écartaient de lui, Jésus leur disait avec le ton du reproche : « Laissez venir à moi les petits enfants ; car c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux. »

Le cœur du Sauveur n'a pas changé ; il a pour vous toujours la même tendresse. Allez donc à lui pleins de confiance. Dites-lui à genoux : « O Jésus, je réponds à vos désirs, à votre appel. Venez, ne tardez pas ; j'ai besoin de vous, comme la terre desséchée a besoin de la pluie du ciel. Venez vite. *Veni cito, Domine Jesu.* »

* *

En ce moment, le ciel et la terre, il me semble, sont dans l'allégresse. Le ciel vous bénit, chers enfants qui allez vous unir à votre Dieu. Dieu le Père s'incline vers vous avec complaisance ; Jésus-Christ est heureux de se donner à vous ; l'Esprit-Saint orne votre cœur de ses grâces choisies. La Vierge Marie vous aime d'un amour maternel, vous qui serez tout à l'heure le temple de son divin Fils. Les anges envient votre bonheur et vous saluent comme leurs frères. Les saints du ciel ont les yeux sur vous.

La terre aussi vous bénit. N'êtes-vous pas les fleurs les plus pures et les plus chères qu'elle puisse offrir à Dieu ? Vos parents, qui vous pardonnaient hier, vous bénissent et vous recommandent à Jésus ; votre pasteur, qui a suivi, aidé, avec tant de sollicitude, le travail de la grâce dans votre âme ; vos maîtres et vos maîtresses qui sont pour vous comme de seconds pères et de secondes mères, vos amis, vos bienfaiteurs qui assistent à cette cérémonie touchante, prient avec vous et pour vous.

Approchez donc, mes enfants, avec une *foi* vive, un *amour* ardent ; approchez *humblement,* avec confiance. Et que le corps de Jésus-Christ, ce corps formé dans le sein virginal de Marie, ce corps qui a été brisé par nos crimes, mais qui, au jour de la Résurrection, est sorti du tombeau glorieux et vainqueur de la mort ; que le corps de N.-S. J.-C., que tout à l'heure je déposerai sur vos lèvres, garde votre âme pour la vie éternelle ! Ainsi soit-il.

II

APRÈS LA COMMUNION

Dilectus meus mihi, et ego illi.
Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. (Cantic., II, 16).

Mes enfants,

C'est fait ; le mystère ineffable, mystère de foi et d'amour, est accompli. Jésus est descendu en vous, il est en vous.

Plus heureux que le vieillard Siméon, qui tint l'Enfant-Dieu quelque temps dans ses bras et qui, l'ayant vu, chanta son immortel cantique d'action de grâce, et désira mourir ; plus heureux que Marie-Madeleine, qui reçut l'une de ses premières paroles, au matin de la Résurrection ; plus heureux même que S. Jean, l'apôtre bien-aimé, quand il eut, au dernier soir, le privilège insigne de reposer sur le cœur du divin Maître, — vous le possédez dans votre poitrine, avec son corps, son sang, son âme, sa divinité. Il est venu en vous ; il s'est uni à vous, corps à corps, esprit à esprit. N'est-ce pas le moment de chanter avec l'Epouse des saints Cantiques : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à Lui. J'ai trouvé celui qu'aime mon âme : je le tiens et ne l'abandonnerai plus ! »

Qu'il fait bon, n'est-ce pas, quand on a le cœur pur, habiter avec Jésus-Christ ! Goûtez, ô mes enfants, combien le Seigneur est doux. Le temps est court, trop court, où vous posséderez votre trésor ; mettez à profit pendant ces quelques instants le passage de votre Dieu.

* *

Un Dieu est à vous : ADOREZ-LE. — Il est dans votre cœur comme sur un trône de grâces. Offrez à votre Créateur vos salutations et vos hommages. Ne croyez pas qu'il dédaigne vos adorations et vos louanges. Non, non ! Le Maître du ciel et de la terre, qui a voulu s'abaisser jusqu'à vous, n'a-t-il pas dit que la louange la plus parfaite sortait de la bouche des enfants ? Unissez-vous à sa sainte Mère, aux anges qui sont à vos côtés, aux saints du ciel pour l'honorer comme il convient.

Un Dieu est à vous : comment lui exprimer VOTRE RECONNAISSANCE ? — Ce n'est pas en lui disant de belles paroles. Ceux qui disent : « Sei-

gneur, Seigneur ! » et qui ne disent que cela, n'entreront pas dans le royaume des cieux. — Ce n'est pas non plus en lui offrant votre or et des présents matériels : lui qui a fait toutes choses de rien, qui a prodigué les richesses, comme en se jouant, dans la création de la terre, n'a pas besoin de ces dons.

Cependant il est, entre toutes, une chose qu'il désire. Mais celle-là, il ne veut pas la prendre de force, il prétend l'obtenir de votre générosité. C'est *vous-mêmes*, m. c. enf., avec votre intelligence, avec votre cœur. Le jour où il s'est donné à vous pleinement, sans réserve et sans partage, donnez-vous pleinement à lui. Donnez-lui vos sens, pour qu'il les garde dans la pureté chrétienne ; votre intelligence, encore si peu développée, pour qu'il la tourne aux vérités de la foi et aux lumières surnaturelles ; votre cœur, ce cœur qu'il réclame avec instance, pour qu'il le détache des vanités de ce monde et le remplisse de l'amour divin. Donnez, donnez-vous avec joie, et ne regrettez pas votre offrande. Qui se donne à Dieu, Dieu est tout à lui. Et qui a Jésus, a tout en ce monde et en l'autre.

Un Dieu est à vous : il est venu les mains pleines de grâces, riche de tous les trésors du ciel. Puisez à pleines mains. Il a dit lui-même : « Demandez et vous recevrez. » Mais QUE DEMANDEREZ-VOUS ?

Demandez à Dieu, tout d'abord, de rester toujours bons, pieux, purs, ardents et généreux, comme vous l'êtes à douze ans. — Demandez aussi pour tous ceux qui vous aiment et qui vous font du bien : pour votre mère, qui vous a prodigué tant d'amour, qui a tant veillé, tant prié, tant peiné, tant pleuré peut-être pour son enfant, et qui, aujourd'hui, est si heureuse de votre bonheur ; pour votre père, qui travaille avec une infatigable ardeur à vous gagner le pain de chaque jour et à vous assurer un avenir [1] ; pour vos prêtres, qui vous ont préparés avec une sollicitude toute paternelle à ce jour béni ; pour votre pasteur qui, à l'exemple du divin Maître, semble vous regarder comme la portion chérie de son troupeau.

Priez pour les justes, afin qu'ils se sanctifient davantage ; priez pour les pécheurs, afin qu'ils reviennent à Dieu et qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur, unis dans une même foi et par un même amour. Priez aussi pour les défunts, pour ceux qui sont morts dans la paix du Seigneur, afin qu'il y ait fête au purgatoire, comme au ciel et sur la terre.

Priez avec confiance et tendresse ; la prière des enfants pénètre le ciel et fait violence à Dieu.

Un Dieu est à vous : ah ! SOYEZ A LUI POUR TOUJOURS. Gardez-le avec un soin jaloux, comme votre plus précieuse conquête ; aimez-le, comme le plus ancien, le plus affectueux et le plus fidèle de tous vos amis. Glorifiez-le par votre vie. Répandez partout autour de vous, dans votre famille, dans notre chère paroisse, la bonne odeur des vertus du Christ. Les saints exemples, c'est encore la meilleure des prédications. Soyez des prédicateurs de Jésus-Christ par votre bonne tenue, par votre obéissance, par votre pureté. Que d'âmes pécheresses ont été troublées, remuées, converties, à la vue d'un enfant innocent ! Que Jésus-Christ agisse en vous et par vous ; et cela, non pas seulement aujourd'hui, — ce serait trop peu, — mais tous les jours de votre vie.

Quant à vous, parents chrétiens, qui assistez attendris à cette fête touchante ; vous qui, vous souvenant du jour déjà lointain où vous receviez votre Dieu pour la première fois, avez senti revivre dans votre cœur les émotions si douces qui vous animaient alors ; unissez-vous aux sentiments et au bonheur de ces enfants. Tout à l'heure, quand au sortir de l'église ils se jetteront dans vos bras, accueillez-les avec amour, et, j'ose dire, avec respect. Car ils vous apportent Jésus, le Dieu du ciel et de la terre. Accueillez-les avec reconnaissance ; car ils vous apportent Jésus, et Jésus, pour votre demeure, c'est la grâce et la joie. Gardez en eux le dépôt sacré de la foi, de l'innocence et de l'amour. C'est pour vous le premier des devoirs.

Pères et mères, donnez la main à Jésus-Christ, pour l'aider à compléter l'œuvre qu'il a commencée, ce matin, dans l'âme de vos chers enfants. Ainsi, pour toutes les familles, ce jour sera un jour de grâce et de salut. Ainsi soit-il.

Rénovation des promesses du Baptême

VOUS SEREZ MES TÉMOINS

Eritis mihi testes.
Vous serez mes témoins.
(Act., I, 8).

Mes enfants,

C'est la parole qu'adressait Jésus à ses disciples, au jour de son Ascension glorieuse. « Vous recevrez, leur dit-il, la vertu, la puissance de l'Esprit-Saint, et vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

En ce moment, mes chers enfants, Jésus semble vous faire la même recommandation. Ce matin, il s'est donné à vous, avec quelle tendresse, vous le savez. L'action de grâces qu'il attend de vous, c'est que vous lui rendiez témoignage tous les jours de votre vie, non pas sans doute jusqu'aux extrémités du monde, mais dans cette paroisse où vous demeurez, devant vos parents, vos amis, devant les fidèles et les indifférents.

Le témoignage que vous devez lui rendre, quel est-il ?

Il y a onze ou douze ans, l'on vous apporta tout petits dans cette église, pour vous faire admettre à l'amitié divine par la grâce du saint baptême. Votre parrain et votre marraine répondirent pour vous aux questions du prêtre : « Oui, je crois à Jésus-Christ et à la sainte Eglise. Oui, je renonce à Satan. » Alors, l'eau sainte coula sur votre front et la grâce sacramentelle vous purifia de la tache originelle.

Eh bien ! mes enfants, l'Eglise vous appelle, au jour de votre Communion solennelle, à ratifier en public les promesses de votre baptême, à renouveler les serments que d'autres firent jadis en votre nom.

[1] On ajoutera ici un mot pour les maîtres, s'il y a lieu.

Oui, certes, la démarche est solennelle, l'action très importante. — Dans cette église où vous avez été faits enfants de Dieu, devant l'autel où réside le Sauveur que vous avez reçu ce matin, en présence de vos parents et de vos prêtres, vous allez mettre la main sur les saints Evangiles, et, du fond du cœur, jurer haine à Satan, amour à Jésus-Christ.

Voilà ce que vous allez promettre, et ce que je veux vous expliquer en quelques mots.

* *

On vous l'a dit plus d'une fois, et vous ne l'apprendrez que trop vite, mes chers enfants : il y a sur la terre deux cités, deux armées : la cité de Dieu et la cité de Satan, l'armée du bien et l'armée du mal.

Les promesses du démon, ses tentations sont séduisantes : « Venez, dit-il, mon joug est doux, bien plus doux que celui de Dieu. Avec moi, pas de lois gênantes. Tous les plaisirs sont permis, toutes les satisfactions innocentes. Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? A quoi bon contrarier ses désirs ? Bien fou, en vérité, qui résiste à sa nature et à ses penchants. »

Les hommes écoutent, et, insensés qu'ils sont, répondent, en trop grand nombre, hélas ! à ces invitations criminelles.

En face est l'armée de Dieu, bien différente de l'autre. — On ne dit plus : « Recherchez les plaisirs, obéissez à vos passions. » Non, écoutez plutôt : « L'homme, porté au mal par sa nature viciée, doit résister à ses mauvais penchants. Bienheureux ceux qui portent le joug de la loi sainte dès leur enfance, et qui plient leur volonté à celle de Dieu ! Bienheureux ceux qui ne sont pas attachés aux richesses périssables ! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la sainteté !... La terre n'est pas notre séjour ; elle n'est que le lieu de notre exil... Il faut veiller toujours, toujours lutter contre les tentations du démon, contre les mauvais exemples du monde, contre vous-même et les passions qui vous entraînent au mal. »

Entre ces deux armées, il faut choisir ; il faut être ou du parti de Jésus-Christ ou du parti de Satan. Impossible de rester indifférent : « Qui n'est pas avec moi, est contre moi, » a dit Notre-Seigneur.

Votre choix est fait, mes enfants. Ce soir, vous venez renoncer à Satan, c'est-à-dire, à l'éternel ennemi de Dieu, à celui qui veut entraîner les hommes dans sa ruine. Vous venez renoncer à ses *œuvres,* c'est-à-dire, au blasphème qui s'en prend stupidement à Dieu ; à la médisance et à la calomnie, qui attaquent le prochain ; à la paresse, à l'impureté qui souille l'âme ; aux mauvais livres, qui gâtent l'esprit et le cœur.

Puis, vous allez promettre de vous attacher à Jésus-Christ pour toujours. Vous allez lui promettre d'obéir à l'Eglise et aux prêtres qui sont ses ministres auprès de vous ; de croire aux vérités qu'il a enseignées dans l'Evangile et de pratiquer la belle et pure morale qu'il est venu apporter au monde.

Voilà le témoignage que vous lui devez. Ainsi faisant, vous serez ses témoins, par vos paroles, par vos actes, en toute loyauté, hardiment, fidèlement, jusqu'à la fin de votre vie.

* *

Je vous le dis sans détour : c'est la lutte qui vous attend, et la lutte de tous les jours. La vie de l'homme, ici-bas, est un combat perpétuel.

Il y avait, nous dit une gracieuse légende, un bon géant, qui demeurait auprès d'une grande rivière et qui passait d'un bord à l'autre les voyageurs qui imploraient son secours. Un jour, un petit enfant se présenta, lui demandant de le transporter à l'autre rive. Christophe, souriant, prend l'enfant sur ses épaules, avec la même facilité que vous lèveriez de terre un brin de paille, et se met en devoir de traverser le fleuve. Au commencement, tout alla bien ; mais à mesure qu'il avançait dans l'eau, le petit enfant se faisait plus lourd, et à la fin le fardeau lui parut intolérable.

« Qui es-tu donc, mon enfant ? » lui demanda-t-il en le déposant à terre. — « Ne t'étonne pas, Christophe, répondit l'enfant, tu as porté celui qui porte le monde. »

Ainsi en sera-t-il pour vous, mes chers amis. Aujourd'hui, vous avez reçu Jésus-Christ dans votre cœur. Nouveaux Christophes, vous l'avez reçu pour le porter jusqu'au rivage de l'éternité. En ce moment, le fardeau vous semble doux et léger. Mais hélas ! les années viendront, et avec elles les difficultés et les ennuis. Le souvenir de ces jours touchants se fera plus effacé ; les passions élèveront la voix ; et une heure arrivera *peut-être* où vous direz que le joug de Dieu est lourd et tout à fait insupportable. Demandez-le plutôt à vos aînés ; s'ils sont francs, ils vous répondront qu'il est des heures de lassitude et de dégoût, où la vie chrétienne paraît odieuse.

Eh bien ! mes chers enfants, rappelez-vous alors que vous avez en Jésus l'ami le plus doux et le plus tendre. Rappelez-vous qu'il vous a donné la grâce par le saint baptême, qu'il vous a nourris de son corps et de son sang au jour de votre communion, qu'il est toujours à vos côtés, en vous plutôt, pour vous aider dans le combat. Et si quelquefois — Dieu vous en préserve ! — vous succombiez, rappelez-vous qu'il est toujours prêt à recevoir l'enfant prodigue et à l'admettre de nouveau, repentant et purifié, à la table paternelle.

Pour vous soutenir sur le chemin, vous avez des exemples illustres. Avant vous, d'autres enfants, d'autres jeunes gens, d'autres hommes ont lutté, ont remporté la victoire. Il en est qui sont morts plutôt que de trahir leur Dieu.

C'était dans la dernière des persécutions qui affligèrent l'Eglise naissante. Un tout jeune homme, presque un enfant, Tarcisius, avait reçu les hosties consacrées, le corps de Jésus-Christ, pour le porter à ceux qui devaient mourir, le lendemain, dans l'amphithéâtre. Il s'en allait, gravement, traversant les rues et les places de Rome, évitant les rassemblements et la foule. Au détour d'une rue, il rencontra une troupe d'enfants de son âge, qui l'invitèrent à prendre part à leurs jeux. Il refusa, disant qu'il avait des affaires qui l'appelaient en d'autres lieux. Alors l'un d'eux remarqua son air grave, aperçut sa main placée sur sa poitrine où reposait son Dieu ; il lui demanda ce qu'il portait. L'enfant ne voulut pas ré-

pondre, et pressa le pas. Aussitôt tous de courir à lui, en l'appelant *chrétien ;* ils le pressent, ils exigent qu'il leur remette son précieux fardeau. Une foule de Romains se masse autour d'eux. Tarcisius, seul contre tous, luttait avec courage ; mais que pouvait-il contre le nombre ? Il tomba, blessé, mourant ; mais sa main tenait toujours son Dieu sur sa poitrine. Il expira sans l'avoir livré.

Mes enfants, à vous comme à Tarcisius le prêtre a donné Jésus-Christ. Vous vous en irez par le monde, l'emportant dans votre cœur comme votre plus doux trésor. Vous rencontrerez, vous aussi, sur votre route, des compagnons qui vous inviteront à partager leurs plaisirs qui souillent l'âme et en chassent la grâce de Dieu. Passez fièrement, en songeant au dépôt sacré qui vous a été confié. S'ils insistent et s'ils menacent, luttez avec courage. Soldats du Christ, ne soyez pas des lâches ; n'ayez pas le grand malheur d'être infidèles à vos serments. Et s'il le fallait, sachez faire généreusement le sacrifice de vos aises et même de votre vie, afin que l'on puisse dire de vous comme de Tarcisius, comme de vos aïeux qui, au temps de la grande Révolution, ont sauvé l'Eglise de France par leur héroïsme : « Il est mort, plutôt que de livrer le corps du Christ ! » Ainsi soit-il.

Consécration à la Sainte Vierge

MARIE VOUS GARDERA

Ecce mater tua !
Voici votre mère !
(Jo., XIX, 27).

Mes chers enfants,

Vous savez déjà, mais vous comprendrez mieux encore plus tard, ce que c'est que l'amour d'une mère. La mère, elle passe bien des nuits sans sommeil auprès du berceau de son enfant ; elle épie son premier sourire, elle guide ses premiers pas, surveille ses premières paroles, avec une vigilance de tous les instants ; elle *l'élève,* en un mot, au prix de quelles fatigues et de quelles angoisses ! « Oh ! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie ! »

Quand son enfant a grandi, quand la raison a éclos dans ce petit être, elle lui continue toujours la même sollicitude. Mais, si elle est profondément chrétienne, l'inquiétude la prend alors ; elle a beau faire, elle sent qu'elle est presque impuissante, à elle seule, à préserver son enfant du péché, à lui conserver la vie spirituelle. Alors elle appelle à son secours une autre mère, Marie, Mère de Dieu et mère de tous les chrétiens.

Voilà pourquoi, mes enfants, vous êtes réunis ce soir aux pieds de la Vierge immaculée. Vous venez, amenés par vos mères, vous recommander à sa vigilante protection. — Marie *a gardé Jésus ;* elle vous *gardera, si vous lui êtes fidèles,* jusqu'à la fin de votre vie.

I

Est-il besoin, mes enfants, de vous rappeler avec quel amour Marie a gardé Jésus ? Quand il naquit à Bethléem, elle le reçut dans ses bras, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans la crèche. Elle éleva, comme la plus tendre des mères, celui qui avait voulu se faire pauvre et petit enfant pour l'exemple et le salut de l'humanité. Elle s'enfuit avec lui jusqu'en Egypte, pour le sauver de la colère d'Hérode. Plus tard, quand elle le perdit, au retour d'un voyage à Jérusalem, avec quelle sollicitude elle le chercha pendant trois jours, avec quelle joie elle le retrouva dans le temple ! Puis, quand Jésus eut commencé sa vie publique, ses courses à travers la Judée, la Galilée, la Samarie, elle le suivit encore, pour veiller à ses besoins. Elle le rencontra sur le chemin du Golgotha, après qu'un de ses disciples l'eut trahi, dans quel triste appareil ! chargé de sa croix, portant au cou la tablette de sa condamnation, entouré de bourreaux... Enfin, elle était au sommet du Calvaire, quand Jésus, mis en croix, expirait pour la rançon de l'humanité. Elle a entendu les injures des grands du peuple, des princes des prêtres, les railleries de la foule, les cris de rage des bourreaux, les soupirs et les prières de son Fils. Elle a souffert dans son cœur, nous disent les Saints Pères, tout ce que Jésus-Christ a souffert dans son corps.

Mais, au moment suprême où Jésus allait mourir, une grande scène eut lieu sur le Golgotha. Le divin Crucifié inclina sa tête vers Marie : « Femme, lui dit-il, voici désormais votre fils. » Il parlait de S. Jean, son disciple bien-aimé. Puis il dit à Jean : « Voici votre mère. *Ecce mater tua !* »

A cette heure où mourait le Fils qu'elle avait tant chéri, elle accepte S. Jean, et en sa personne tous les hommes, pour ses enfants.

Quel échange, m. f., et quel amour ! Et depuis ce jour, elle a rempli son rôle de mère avec tout l'amour de son cœur, avec une sollicitude qui, pendant dix-neuf siècles, ne s'est jamais démentie, et qui ne faillira jamais jusqu'à la fin des temps.

II

Mes enfants, voici votre Mère, allez donc à elle en toute confiance. Elle vous prendra sous sa protection toute spéciale, elle vous préservera du péché. Quand, devenus plus grands, laissés seuls à votre direction, vous vivrez au milieu du monde, invoquez Marie, jetez les yeux sur elle, comme le matelot sur l'étoile qui le guide. Dans vos doutes, elle vous éclairera ; elle fortifiera votre faiblesse ; elle vous protègera contre les dangers et les séductions de la vie. Si vous tombez ou si vous vous égarez, elle vous relèvera et vous ramènera dans le droit chemin.

Lorsque l'enfant de la maison quitte pour longtemps le foyer où il a passé ses jeunes années ; quand il part pour son tour de France ou pour le service militaire, la mère, justement préoccupée, lui fait mille recommandations pressantes. Au moment de se séparer de lui pour de longs mois, elle lui dit toujours : « O mon enfant, ne m'oublie pas ! » Parole profonde, que son amour lui a suggérée ! Elle sent bien, la pauvre mère, que son souvenir est une sauvegarde pour son enfant. Elle a raison ; et j'en connais plus d'un qui, dans des circonstances difficiles, a été sauvé par le souvenir de sa mère.

Eh bien ! mes enfants, pas plus que vous n'oublierez l'amour de votre mère ici-bas, n'oubliez pas les pleurs et les gémissements de Marie au pied de la Croix. Dans les dangers que courra votre vertu, ce souvenir vous sauvera.

Au déclin de ce jour où vous avez eu tant de délices, que ce soit, mes enfants, l'une de vos résolutions les plus fermes : *n'oublier jamais Marie*, la Vierge immaculée, Mère de Dieu et des hommes. Promettez-lui de réciter tous les jours une prière en son honneur, l'*Ave Maria*, par exemple, ou le *Souvenez-vous ;* et soyez fidèles à cette promesse, tous les jours de votre vie, quelles que soient les affaires qui vous pressent, quel que soit aussi l'état de votre âme. — Portez sur vous ses livrées : le chapelet et le scapulaire. Ce sont des armes terribles au démon, nécessaires au chrétien dans la lutte contre le mal.

Un empereur romain, nous dit l'histoire, avait une biche, très choyée, qu'il laissait courir en liberté dans les immenses jardins publics qui entouraient son palais. Elle portait sur son collier cette simple inscription : « Ne me touchez pas, j'appartiens à César ; » et personne, parmi tous ceux qui la rencontraient, ne lui faisait de mal ni ne la touchait, par respect pour son maître. — Il en est de même pour vous, mes chers enfants. En vous voyant revêtus des livrées de Marie, l'ennemi n'osera pas vous attaquer. — Aimez donc à prier Marie et à recourir à son patronage. Il est inouï, nous disent ses plus grands serviteurs, qu'un de ses fidèles sujets ait été jamais abandonné et perdu.

* *

O Marie, vous voyez tous ces enfants qui sont à vos pieds. Ils viennent s'offrir à vous. Ils vous ont été confiés par Jésus au Calvaire ; et ce matin, dans un acte de foi et d'amour, ils ont reçu votre divin Fils. Ils sont à Jésus ; ils sont donc aussi à sa Mère. Tout à l'heure, ils se sont engagés au service de Dieu par des promesses solennelles ; ils vous demandent maintenant de les aider à les accomplir.

Vous entendrez leur prière, ô vous qu'on n'a jamais invoquée en vain ! Vous les *garderez* dans cette vie, ô Patronne de tous les chrétiens ; vous éclairerez leur route dans les jours sombres et mauvais ; vous les soutiendrez et vous les aimerez, ô Mère tendre et miséricordieuse. Et, après cette vie de tristesse et de larmes, après cette vie de lutte, vous les garderez surtout dans le dernier combat, à l'heure terrible de la mort, en attendant que vous les couronniez dans l'éternité ! Ainsi soit-il.

A la Messe du lendemain

SUR LA PERSÉVÉRANCE

> *Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei.*
>
> **Tout homme qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, est indigne du royaume de Dieu.**
>
> **(Luc, IX, 62).**

Mes chers enfants,

Vous vous êtes engagés hier à Jésus. Vous lui avez promis de le suivre, d'obéir aux inspirations de sa grâce, de pratiquer ses commandements et ceux de son Eglise : saintes promesses, qu'il a entendues ; promesses sérieuses, qu'il vous faudra tenir sous peine d'être appelés traîtres et parjures à votre Dieu. — Je n'ai pas peur, mes enfants, que dans les jours qui vont suivre votre Communion solennelle vous vous éloigniez de Jésus-Christ ; non, l'impression de cette belle fête est encore trop fraîche, vos sentiments sont encore trop vifs, pour que vous n'ayez pas l'horreur de l'abandonner lâchement. Le vase où a séjourné une liqueur exquise en garde quelque temps le parfum. Ainsi vous restez embaumés de la présence de votre Dieu. — Mais un jour viendra, hélas ! où ces impressions s'effaceront, où votre piété n'aura plus la même tendresse, où les passions auront davantage de prise sur vous, où les tentations, peut-être par votre faute, seront plus puissantes. C'est contre ces jours-là qu'il faut vous prémunir et vous armer.

Je viens vous dire aujourd'hui : « Enfants, qui avez été honorés de la visite de Dieu, souvenez-vous de ce grand honneur et de ces douces joies. Vous savez quelle est la route à suivre et le terme où vous devez arriver. Allez généreusement en avant ; ne regardez pas en arrière, à votre premier état, au péché que vous avez maudit pour toujours. Travaillez pour Dieu, sans défaillance. »

C'est là, mes chers enfants, le sens de la parole de Jésus-Christ que je vous citais tout à l'heure : « Tout homme qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas digne du royaume de Dieu. »

I

En toute chose, il est nécessaire de commencer. Il est même un vieux proverbe qui dit : « Celui qui commence a déjà moitié fait. » Sans doute, mais ce n'est pas assez. Dans l'œuvre de notre salut, principalement, il faut aller jusqu'au bout, avec courage et persévérance ; faute de quoi, tout est perdu. Car la couronne n'est donnée qu'à la persévérance finale : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

Vous le savez, en effet, pour l'avoir entendu dire bien des fois : l'important, pour la vie éternelle, est de bien finir et d'apparaître en état de grâce devant le tribunal de Dieu, où, bon gré mal gré, nous arriverons tous. Or, mes enfants, comment pouvez-vous espérer mourir en état de grâce, si vous n'avez pas vécu dans l'amitié divine ? Cette faveur unique de la bonne mort, il faut la conquérir par toute une vie de travail et de courage. Je sais bien qu'il est des pécheurs qui l'ont obtenue de la miséricorde infinie : témoin le bon larron. Un rayon de la grâce, à ses derniers moments, illumine ce front coupable. « Seigneur, souvenez-vous de moi, s'écrie-t-il, quand vous serez dans votre royaume ! — En vérité, tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis. » Mais que cet exemple, unique dans l'Evangile, ne nous donne pas une confiance trop grande. On ne cite que celui-là, nous dit S. Augustin, à la fois pour qu'on ne désespère pas, et pour qu'on ne fonde pas une confiance aveugle sur la miséricorde de Dieu.

Cela, du reste, se comprend facilement. Où l'arbre penche, il tombe ; où l'homme s'est ancré, par ses habitudes vicieuses ou par la pratique du bieu, il demeurera d'ordinaire jusqu'à la mort et pendant toute l'éternité.

Il importerait donc bien peu d'avoir fait hier une fervente communion, si vous deviez revenir ensuite sous l'esclavage de Satan. Au printemps, la terre reverdit, les arbres se couvrent de feuillages et de fleurs ; rien n'est plus gracieux que cet aspect de la nature. Mais le laboureur veut autre chose ; il attend l'automne, la saison des fruits. Jusque-là, il craint toujours que le vent, la sécheresse, la grêle ou les orages ne viennent détruire et mettre à néant les plus magnifiques espérances.

Ainsi de nous, mes enfants. Au moment d'une communion, nous sommes tout changés, nous formons les résolutions les plus belles. Ce sont des fleurs gracieuses, des promesses d'une abondante moisson. Mais il faut attendre l'épreuve de la vie. Ces fleurs, hélas ! tombent trop souvent brisées par les orages ou desséchées par les vents brûlants des passions. Au dernier jour, il n'y a souvent, dans bien des âmes, que des ravages et des ruines. Vous avez donné à Dieu des fleurs, que ces fleurs deviennent des fruits ; je veux dire : donnez à Dieu des bonnes œuvres, résistez aux tentations énergiquement, correspondez fidèlement à la grâce. Sinon, craignez pour votre salut.

Et puis, quelle raison aurions-nous de nous séparer de Dieu ? Pendant votre retraite, vous avez appris quelle chose horrible est le péché, vous l'avez détesté de tout votre cœur, vous avez juré de ne le plus commettre. Au jour si doux de votre communion, vous avez goûté dans votre conscience la joie de l'amitié divine. Mes enfants, les raisons de haïr le péché sont toujours les mêmes, et toujours les mêmes les raisons d'aimer Jésus-Christ. Ce qu'il était hier, Jésus-Christ l'est aujourd'hui et il le sera demain. Il a toujours la même autorité, la même tendresse, le même cœur. Ce n'est pas lui qui change. Hélas ! c'est nous qui changeons, et qui n'avons plus pour lui les mêmes dispositions et le même amour. Les vérités que nous avons comprises, nous ne les voyons plus ensuite dans la même lumière. Le péché que nous avons détesté, nous ne le fuyons plus avec la même horreur. Pourquoi ? C'est que les passions nous envahissent, obscurcissent notre intelligence et font dévier la droiture de notre cœur. C'est que notre cœur, inconstant et volage, n'aime plus avec la même ardeur qu'aux premiers jours.

II

Mais, comment persévérer ? Jésus-Christ notre Maître nous a tracé notre conduite en deux mots, d'une brièveté saisissante : *Vigilate et orate,* veillez et priez.

Veillez. Nous sommes ici-bas dans une vie d'épreuves, obligés de lutter ou de nous tenir perpétuellement en garde contre des ennemis qui veulent notre ruine. — C'est le démon qui rôde sans cesse autour de nous. Il n'attend, pour nous séduire, qu'une occasion favorable. Malheur à nous, si nous le laissons pénétrer dans la place ! Notre état, comme l'assure Jésus-Christ dans l'Evangile, deviendrait sept fois pire que le premier. — Ce sont les amis dangereux qui nous sollicitent au mal, les mauvaises compagnies, les lectures déshonnêtes, les mauvais livres. Fuyez-les, mes enfants, comme la peste. — Mais notre plus grand ennemi, c'est encore nous-mêmes. Veillez, pour ne pas être surpris ; sur votre langue, pour lui interdire les paroles déplacées ; sur vos yeux, pour qu'ils ne s'arrêtent pas à des objets qu'ils ne doivent pas voir ; sur vos oreilles, pour qu'elles ne se complaisent pas à entendre des choses déshonnêtes ; sur tous vos sens, pour qu'ils ne se laissent pas entraîner. Veillez sur votre imagination, pour qu'elle ne se repaisse pas d'images dangereuses ; sur votre cœur, pour qu'il ne s'abandonne pas à des affections molles ou coupables. C'est dur, oui ; mais la victoire n'est qu'à ce prix.

Priez. Votre plus grand secours, certain, infaillible, est dans la prière. Nous sommes faibles ; de nous-mêmes, nous ne pouvons rien. « Sans moi, dit le Seigneur, vous ne pouvez *rien* faire. » Vous surtout, mes enfants, en qui les passions s'éveillent, vous êtes peu éclairés, faciles à vaincre. Jetez-vous dans les bras de Dieu. Le matin, mettez-vous à genoux pour lui offrir tous les actes de votre journée. Ceux qui n'ont pas la sainte habitude de la prière sont toujours les premiers vaincus, et sans beaucoup d'efforts. Dans la journée, remettez-vous de temps en temps en la présence de Dieu ; songez qu'il est le témoin invisible de toutes vos pensées et de toutes vos actions. Criez vers lui, au moment des tentations ; il entendra, soyez-en sûrs, tous les soupirs de votre cœur ; il viendra à votre secours. Quand vous passez devant l'église, ayez un regard affectueux pour la demeure de votre meilleur ami. Entrez-y pour y faire une prière, pour adorer Jésus-Christ résidant au tabernacle, pour vous recommander à lui et le remercier de ses bienfaits. « *Petite et dabitur vobis.* Demandez et vous recevrez. » C'est Jésus qui l'a dit, et sa parole ne trompe jamais.

Priez aussi l'ange gardien qui veille sur votre âme, ce compagnon fidèle que Dieu vous a donné pour vous soutenir sur le chemin du ciel. Soyez respectueux de sa présence, reconnaissants pour ses bontés, confiants dans sa protection.

Soyez aussi fidèles à la Vierge Marie, qu'hier, publiquement, vous avez choisie pour votre Souveraine et votre Mère ; en toute circonstance, son souvenir sera votre force et son amour vous défendra.

Mais la meilleure prière, la plus efficace de toutes, est la fréquentation des sacrements. Faibles comme nous sommes, pauvres, dénués de tout, nous avons besoin de la grâce de Dieu. Or, mes enfants, la grâce est dans les sacrements ; ce sont les canaux qui l'amènent de la Croix jusqu'à nos âmes. Venez souvent vous abreuver à cette source de vie. Surtout, si vous avez le malheur de commettre une faute grave, oh ! mes enfants, ne laissez pas coucher le soleil sur votre péché. Allez le plus tôt possible vous jeter aux pieds du prêtre, pleurez avec lui vos fautes, demandez pardon au Dieu que vous avez offensé ; et Dieu, toujours infiniment miséricordieux,

vous fera rentrer dans sa paix et vous rendra son amitié précieuse. Allez ensuite, allez fréquemment à la Table sainte. C'est ici qu'on reçoit le pain qui fait les forts, ici qu'on boit le vin généreux qui fait germer et grandir dans nos cœurs la fleur de la pureté, de la chasteté.

Mon dernier conseil, mes chers enfants, est celui-ci : Gardez fidèlement le dépôt que l'on vous a confié. *Depositum custodi.* Gardez Jésus, et Jésus à son tour vous gardera pour l'éternité.

Pendant les jours de la Terreur, un homme vénérable, M. Mongazon, se cachait dans une ferme de la paroisse de St-Martin-de-Beaupréau. Les Vendéens sont allés souvent, en secret, se confesser à lui et recevoir de ses mains la sainte communion. Ce prêtre vénérable parcourait le pays, exhortant les vaillants, consolant les malades. Il avait toujours avec lui, pour donner le saint Viatique aux mourants, quelques hosties consacrées, qu'il portait dans une petite custode en forme de bourse, suspendue à son cou et cachée sous ses vêtements. Un soir, il revenait d'une de ces excursions charitables, quand il s'aperçut, à certains indices, que les ennemis étaient passés par là. Il s'approche avec précaution ; il voit que la ferme avait été pillée, les habitants chassés, les troupeaux dispersés. Effrayé, il se jette dans un taillis, et se met à trembler de tous ses membres. Mais la pensée qu'il portait le St-Sacrement, Jésus-Christ en personne, lui rendit un peu de calme. Il acheva ses prières, adora le St-Sacrement et se coucha dans le bois, en disant : « Mon Dieu, il y a longtemps que je vous porte et que je vous garde ; à votre tour, vous allez me garder. »

Mes chers enfants, lui, le prêtre vous a confié Jésus-Christ pour que vous le portiez avec vous pendant votre pèlerinage ici-bas. Portez-le donc, en le glorifiant par toutes les œuvres de votre vie. *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.* Un jour viendra où il faudra vous étendre sur un lit de douleurs, pour vous y endormir du dernier sommeil. Dans ce moment suprême, la crainte envahira votre cœur à la pensée de l'éternité et avant les dernières attaques de l'ennemi. Mais si vous avez fidèlement conservé la grâce, vous pourrez dire à votre Dieu, quand il viendra vous visiter pour la dernière fois : « O mon Jésus, il y a 30, 40, 50, 60 ans que je vous porte et que je vous garde ; à votre tour, gardez-moi ! » Et Jésus, entendant votre prière, vous sourira doucement, et vous dira : « Allons, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre maître. » C'est la grâce que je souhaite à chacun d'entre vous, mes chers enfants. Ainsi soit-il.

POUR UNE VETURE

III

SUR LE CHEMIN DU PARADIS

Mademoiselle,

En vous voyant devant cet autel, je ne puis m'empêcher de penser à la Présentation de la Sainte Vierge au Temple. Elle était plus jeune que vous, bien sûr ; mais quoiqu'elle ne fût qu'une enfant, une toute petite fille, elle n'en avait pas moins conçu, comme vous, le ferme désir de se donner à Dieu et d'être à Lui tout entière et à jamais.

Elle vint donc se présenter au prêtre, pour qu'il la reçût dans le chœur des vierges consacrées au service du Seigneur. Sa mère, sainte Anne, avait filé pour elle la plus blanche laine des plus blancs agneaux, et elle lui en avait fait une belle robe, une robe d'une blancheur si liliale que la chère petite semblait vêtue comme au ciel doivent l'être les anges. Et c'est ainsi que dans cette blancheur, moins pure encore que son âme, elle franchit le seuil sacré qui allait la séparer du monde.

Votre Mère Générale, qui tient dans cette famille de vierges la place de sainte Anne, vous a aussi revêtue, mon enfant, d'une robe blanche, et vous venez, comme la chère petite Vierge autrefois, vous offrir à votre tour au Dieu que vous aimez et dont l'amour sera désormais votre partage. Et vous voilà, vous aussi, sur le seuil du Temple, prête à entrer.

Tout à l'heure, pendant que se déroulait l'émouvante procession qui vous amenait ici, celles que dans un instant vous appellerez vos sœurs, chantaient le *Lætatus sum,* le psaume des pèlerins de la Jérusalem d'ici-bas, image de la Jérusalem céleste ; et en vous reconduisant, après vos promesses, elles chanteront l'*In exitu,* le psaume de la délivrance et du triomphe. C'est qu'en effet, de postulante devenue novice, vous quittez une terre d'exil en même temps que vous prenez le chemin du Paradis.

I

Vous quittez une terre d'exil ; car, en vérité, l'âme qui aime Dieu par-dessus tout, et qui le veut servir uniquement, est en exil dans le monde. Elle vit, au milieu des vanités, des plaisirs, des déportements et des folies de toutes sortes qui sont, dans tous les temps et surtout aujourd'hui, la caractéristique du monde, elle vit comme sur une terre étrangère, au milieu de gens qui ne partagent ni sa foi ni ses pensées, qui ne parlent pas sa langue, qui n'ont pas ses goûts élevés, qui ignorent ses aspirations vers un idéal plus beau et meilleur. Là, on « vit sa vie, » comme ils aiment à le proclamer, c'est-à-dire qu'on la profane et qu'on la perd. Là, règne la banalité des idées et des actes et surtout la banalité des joies, toujours vulgaires, sinon toujours basses. C'est un pays où l'on adore les idoles, la richesse, l'indépendance, le luxe, les joies bruyantes, le mouvement stérile ; où le Dieu qu'elle chérit est souvent un inconnu, souvent aussi un méconnu, un délaissé, un oublié. Dans un tel pays, pour elle, tout est faux, tout est sombre et l'air même est irrespirable. *In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro.*

Voilà, mon enfant, le pays que vous quittez. Mais vous ne le quittez que pour entrer dans un autre que j'appelle un paradis.

II

Oui, un paradis ; mais entendons-nous bien : un paradis qui n'est encore que terrestre ; cependant un

paradis tout de même, si l'on compare la vie qui va être la vôtre à la vie de ceux et de celles dont je viens de vous parler.

Il a sa face et ses jours austères. Vous porterez la robe noire, vêtement de deuil qui symbolise l'humilité du cœur, la pureté de la vie et le mépris du monde. Vous vivrez d'une vie pauvre et laborieuse, parfois rude, pénible, hostile à la nature. Vous devrez vous immoler vous-même dans l'obéissance et la chasteté. Vous devrez vous oublier pour les autres, vous dépenser pour les servir dans les sueurs et le dévouement. Ce sont là des devoirs sévères. Et ce n'est pas tout.

Vous aurez des épreuves. Des épreuves corporelles, ou de santé : le Bon Dieu n'en dispense pas les siens, et la souffrance n'est-elle pas le meilleur et le plus sûr moyen de sanctification ? Des épreuves morales aussi : c'est dans l'ordre de notre condition présente. Tout n'est pas parfait dans un couvent, si pieux, paisible et ordonné qu'il soit, fût-ce même celui où vous allez désormais passer vos jours. Les mauvais anges, certes, n'y entrent pas ; mais la nature humaine y demeure, et parce que les âmes, là comme ailleurs, appartiennent encore à l'Eglise militante, il n'en est pas une qui n'ait à lutter pour parvenir à la perfection à laquelle elle aspire. Et puis, si les bonnes volontés y sont immenses, les caractères ne se réforment que lentement. N'y a-t-il pas des moments où, même entre sœurs très aimantes et très aimées, on ne s'entend qu'à peine ? Nuage d'été, qu'une brise du ciel ne tarde pas à dissiper, mais qui n'en laisse pas moins une ombre après lui... C'est cette constatation qui faisait dire à S. Jean Berchmans : « *Mea maxima pœnitentia vita communis.* Ma plus grande pénitence, c'est la vie commune. »

En revanche, vous aurez l'amour, l'amour incomparable, cet amour dont la petite Sœur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait en mourant : « Je ne regrette pas de m'être donnée à l'Amour ! »

Vous aurez la facilité de converser avec Celui à qui vous venez, en ce jour, offrir votre jeunesse et votre vie. Vous aurez des sœurs qui, sans doute, ne seront pas toutes des saintes à mettre sur les autels, mais qui, quand même, vous aimeront comme on n'aime pas dans le monde.

Vous aurez une Mère ; vous aurez même, enfant privilégiée, plusieurs Mères, qui vous chériront avec une vraie tendresse et qui veilleront sur vous avec la plus constante sollicitude.

Pour vous reposer de votre labeur, vous aurez plusieurs fois par jour ces visites à la chapelle, où l'âme se détend et se retrempe, reprend du courage et de l'élan. Par-dessus tout, vous aurez avec Notre-Seigneur cette rencontre matinale qui embaume le cœur pour tout le jour et en même temps vous arme pour tous les combats. A toute heure, au surplus, vous saurez qu'il est là près de vous, que dis-je ? en vous, et cette seule pensée vous inspirera la force de réaliser toutes les vertus et d'accomplir tous les sacrifices.

* *

Tel sera, mon enfant, cet austère paradis dans lequel vous entrez. Ce ne sera encore ni la lumière ni le repos dans l'amour indéfectible promis aux Elus. Ce ne sera pas encore la béatitude céleste : ne vous faut-il pas la gagner ? Malgré tout, ce sera, vous le savez déjà sans doute, une vie très douce quoique très haute, une vie vers laquelle bien des jeunes filles de votre âge accourraient, si elles savaient de quels fardeaux elle délivre, et quelles grâces elle procure à celles qui ont le courage de l'embrasser et de la vivre.

Ce jour d'aujourd'hui, qui vous ferme une porte pour vous en ouvrir une autre, et qui met sous vos yeux de si belles et si douces perspectives, est pour vous un des grands jours de votre vie.

Rappelez-vous, mon enfant, toujours, cette première démarche, ce premier don de vous-même qu'un autre suivra, sans nul doute, absolu, total et éternel.

Rappelez-vous que vous n'êtes entrée en religion que pour devenir une sainte. Jouissez des joies spirituelles qui vous seront offertes, mais dites-vous que votre destinée est avant tout une destinée de sacrifice.

Pratiquez les vertus, toutes les vertus d'une religieuse vraie, surtout les vertus aimables et discrètes qui échappent aux yeux. Oubliez-vous vous-même pour ne penser qu'à Dieu et aux autres, je veux dire aux membres de cette belle et chère Communauté dont désormais vous allez faire partie.

Faites tout, accomplissez tous vos devoirs en esprit de foi, par amour pour Notre-Seigneur, qui est déjà l'Epoux chéri de votre jeune cœur. C'est ainsi que vous mériterez ses meilleures grâces et que vous conquerrez le Royaume où tant de bonnes Religieuses, qui ont vécu ici, vous attendent pour poser sur votre front une dernière et plus splendide couronne. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XIX

PRISE DES TOURELLES

I

Elle avait déjà adressé aux Anglais deux lettres qui n'avaient eu d'autre résultat que de provoquer de lâches insultes. Elle voulut leur en écrire une troisième pour délivrer sa conscience, et pour réclamer encore la liberté de son héraut Guyenne.

Le jeudi soir, 5 mai, elle dicta donc cette lettre à Jean Paquerel :

« Vous, hommes d'Angleterre, qui n'avez aucun droit sur le royaume de France, le Roi du ciel vous ordonne et mande par moi que vous laissiez vos bastilles et vous en alliez dans votre pays, ou, sinon, je vous infligerai une telle défaite qu'il en sera perpétuelle mémoire. Voilà ce que je vous écris pour la troisième et dernière fois, et je ne vous en écrirai pas davantage. † *Jhésus Maria.* »

Puis elle redemandait Guyenne, promettant de leur renvoyer des prisonniers de la bastille St-Loup.

Elle attacha la lettre à une flèche et un arbalé-

trier la lança aux ennemis pendant qu'elle leur criait : « Lisez ! voici des nouvelles ! »

Les Anglais lurent et répondirent par la plus cruelle des injures :

— Ce sont des nouvelles de la prostituée des Armagnacs !

Elle en pleura, la pauvre enfant, et ses Voix vinrent la consoler. Elle dit alors :

— J'ai eu des nouvelles de mon Souverain Seigneur.

Et elle ne songea plus qu'à l'attaque.

A l'extrémité du pont, sur la rive gauche, se trouvait la bastille des Augustins, qui défendait la forteresse des Tourelles ; et qui était protégée elle-même par le guet de St-Jean-le-Blanc.

Les trois dernières arches du pont étaient détruites, si bien qu'on ne pouvait communiquer avec Orléans. Pour attaquer les Augustins il fallait concentrer des troupes dans une île voisine, celle des Toiles, qui pouvait aussi servir de refuge.

Les Français font un pont de bateaux, et Jeanne débarque avec une troupe de soldats sur la rive gauche. Les Anglais apeurés brûlent Saint-Jean-le-Blanc, et se mettent à l'abri dans la bastille des Augustins. L'héroïque Pucelle les suit et plante son étendard sur le rebord du rempart de la bastille. Tout à coup le bruit se répand que les Anglais accourent de la rive droite pour secourir leurs frères ; les Français reculent, entraînant Jeanne, les assiégés font une sortie et les poursuivent avec des cris et des injures. Ils se réfugient dans l'île des Toiles, où ils sont en sûreté.

Alors Jeanne, tranquille sur leur sort, s'élance avec La Hire, rallie Gaucourt et Jean d'Aulon, qui avaient la garde du pont de bateaux ; et se dirige sur les Augustins. Un colosse anglais les empêche d'approcher, le canonnier Jean le Lorrain l'abat avec sa couleuvrine, elle plante de nouveau son étendard sur le rempart, pendant que les guerriers pénètrent dans la bastille qui est emportée de vive force. La plupart des Anglais qui la défendaient sont tués, les autres, avec Glasdall, se jettent dans la forteresse des Tourelles.

Jeanne la fait investir pour l'attaquer le lendemain. Mais elle a été blessée au pied par une chausse-trape et on la presse de rentrer dans Orléans, pour se soigner et prendre du repos. Elle y consent, car il est tard, et dit :

— Par mon martin, je prendrai demain les tours de la bastille du pont, et ne rentrerai dans Orléans qu'elles ne soient au nom du bon roi Charles.

Prendre ces grosses tours paraissait impossible en si peu de temps, car la forteresse était pleine de guerriers, pourvus d'armes et de vivres. Il eût fallu toute une armée. On le lui fit remarquer, mais elle répondit avec assurance :

— Oui, certainement je prendrai demain les Tourelles, et je rentrerai à Orléans par les ponts.

Cela surprit davantage encore, car les ponts étaient rompus.

Il faisait nuit, elle repassa à Orléans et gagna son hôtel de l'Annonciade. C'était le vendredi 6 mai. Comme elle était exténuée, elle ne jeûna pas ce jour-là, contre sa coutume ; — on sait qu'elle jeûnait tous les vendredis. — Elle avait besoin de réparer ses forces.

A peine achevait-elle son modeste repas qu'un chevalier se présentait de la part des chefs de l'armée, et lui déclarait que ceux-ci avaient décidé de ne pas combattre le lendemain. Ils attendraient un nouveau secours du roi.

— Vous avez été à votre conseil et moi au mien, lui répond-elle. Or sachez que le conseil de Messire s'accomplira et demeurera stable, tandis que le vôtre périra.

Puis s'adressant à Jean Paquerel qui ne la quittait guère :

— Demain, lui dit-elle, levez-vous de grand matin, et faites en tout pour le mieux. Tenez-vous toujours auprès de moi, car j'aurai beaucoup à besogner. J'accomplirai de plus grandes choses que je n'en ai fait jusqu'ici. Oui, demain je serai blessée, et le sang sortira de mon corps au-dessus de la poitrine. Oui, je serai blessée à l'attaque des Tourelles, mais ce fort succombera. Il sera pris par nos soldats et j'entrerai à Orléans en passant sur le pont.

II

Pendant la nuit, les Anglais ramenèrent leurs troupes du fort St-Laurent sur la rive droite pour fortifier la défense des Tourelles. Jeanne ne dormit guère. Le samedi 7 mai, elle entend la messe matinale avant l'aube, reçoit avec dévotion le corps du Sauveur, puis elle revêt son armure. Sur le pas de la porte un pêcheur lui offre une alose. Elle est à jeun, Jacques Boucher la presse de manger ce poisson :

— Non, dit-elle, gardez-le jusqu'au soir. Je vous amènerai un *godon (goddam,* sobriquet donné aux Anglais), qui en prendra sa part. Je repasserai le pont après avoir pris les Tourelles.

Et elle part, arrive à la porte de Bourgogne qu'elle trouve fermée par ordre du Conseil. Gaucourt la garde. Le peuple furieux menace de l'enfoncer. Jeanne l'apaise, va droit à Gaucourt et lui dit :

— Vous êtes un méchant homme, mais, que vous le vouliez ou non, les soldats passeront, et ils triompheront aujourd'hui comme ils ont triomphé hier.

Elle ordonne aux gardes d'ouvrir la porte ; ils lui obéissent, elle traverse le fleuve sur des chalands et gagne la rive gauche. Le soleil venait de se lever, splendide, à l'horizon.

Les chefs l'ont suivie, malgré eux, entraînés par son exemple, Dunois, La Hire, Rais, Xaintrailles, Gaucourt même. Protégés par leur artillerie, ils traversent les fossés pleins d'eau, et se hissent sur le rempart. Ils sont renversés par les Anglais qui sont nombreux et décidés à mourir plutôt que de se rendre. Mais Jeanne est là, tenant son étendard ; elle leur crie :

— Ayez confiance ! Espérez en Dieu. Les Anglais seront battus. Ne craignez point, la place est vôtre.

Ils se battent ainsi jusqu'à une heure de l'après-midi, jusqu'à épuisement. La Pucelle, les voyant faiblir, prend une échelle et la dresse contre le rempart. Les Anglais la reconnaissent, une grêle de

traits impuissants tombe sur elle, mais une flèche l'atteint au défaut de l'épaule et la transperce. Elle roule dans le fossé, les ennemis poussent des cris de joie, les Français consternés la transportent hors de l'atteinte des traits ; la flèche sortait d'un demi-pied de l'autre côté de l'épaule. La pauvre enfant, se voyant couverte de sang, oublie un instant que ses Voix l'avaient avertie, et elle se met à pleurer. Mais sa défaillance ne dure qu'un moment. Des hommes d'armes s'approchent avec Dunois et Jean Paquerel, plusieurs lui proposent de *charmer* sa blessure par des sortilèges :

— J'aimerais mieux mourir que de commettre un péché, leur dit-elle. S'il y a pour guérir mon mal quelque remède permis, je veux bien qu'on l'emploie. Que la volonté de Dieu soit faite !

Alors elle paraît être dans une sorte d'extase ; elle s'est relevée, elle semble écouter une voix d'en-haut qui lui parle. Son visage est heureux et rayonnant : ses Saintes la réconfortent et lui tiennent un langage céleste ; elles lui montrent sans doute la récompense éternelle ; elles lui disent que Dieu est content d'elle, et qu'elle a bien accompli sa mission. Alors elle laisse échapper ces paroles :

— Je suis bien consolée !

Puis elle arrache le trait de sa blessure, se fait panser avec du coton et de l'huile d'olive, et, pour fortifier aussi son âme, elle se confesse en versant des larmes de reconnaissance.

Cependant le soir est venu, les Anglais ont résisté et ils défendent avec vigueur le boulevard en avant des Tourelles, les chefs français découragés tiennent conseil et décident de rentrer à Orléans. Dunois leur annonce que la bataille a assez duré, qu'on la reprendra le lendemain, et fait sonner la retraite. En entendant les trompettes, Jeanne se lève comme si elle n'avait jamais été blessée, et dit avec autorité au bâtard d'Orléans ainsi qu'à ceux de sa suite :

— En nom Dieu, vous entrerez bientôt dans les Tourelles. N'en faites aucun doute. Attendez un moment. Reposez-vous et buvez pour reprendre des forces.

« Elle monta à cheval, raconte Dunois, et se retira seule dans une vigne, à une assez bonne distance de la foule. Elle y fut en prière l'espace d'un demi-quart d'heure » (Ayroles, IV, 182).

Alors elle prit son étendard et dit à son écuyer, Jean d'Aulon, en se dirigeant vers le rempart :

— Donnez-vous de garde quand la queue de mon étendard touchera contre le boulevard.

Elle entra dans le fossé, s'approcha du rempart et bientôt son écuyer lui cria :

— Jeanne, la queue y touche !

— En avant ! s'écria-t-elle, tout est vôtre !

« Les Anglais furent assaillis très âprement des deux côtés, car ceux du côté d'Orléans faisaient merveille, faisant jouer canons, couleuvrines, grosses arbalètes et autres traits. L'assaut fut fier et merveilleux, plus que jamais on n'en eut vu de mémoire des vivants. C'est quand ils en aperçurent les manières que les chefs qui étaient restés dedans Orléans vinrent y prendre part. » (*Chronique de la Pucelle*. Ayroles, III, 82).

Les Anglais sont saisis de terreur, surtout quand ils voient qu'on jette une pièce de bois sur l'arche du pont rompue, et que les chefs français s'avancent sur eux, précédés par la Pucelle. La masse des ennemis abandonne le boulevard et s'abrite dans les Tourelles. Glasdall, l'insulteur de Jeanne d'Arc, protège la retraite et s'engage sur le pont-levis. La Pucelle lui crie :

— Rends-toi, Glasdall, rends-toi au Roi du ciel ! Tu m'as appelée prostituée, mais j'ai grand pitié de ton âme et de celle des tiens !

Son grand souci maintenant, à la pieuse et bonne Pucelle, c'est l'âme de ses ennemis qui l'ont outragée, mais Glasdall demeure sourd à cet appel de pardon, le pont-levis se rompant, il tombe dans la Loire avec sa lourde armure et se noie. Jeanne alors se met à pleurer à sanglots, — *cœpit fortiter flere*, — sur cette pauvre âme qui a voulu s'endurcir. Elle lui avait dit : « Les Anglais se retireront de devant Orléans, mais tu ne verras pas leur retraite ! »

Ceux des chefs orléanais qui n'avaient pas voulu la suivre accourent, les Français pénètrent dans les Tourelles sous les yeux de Suffolk et de Talbot qui ne tentent rien pour les défendre : ils sont paralysés par la crainte. Sur cinq cents des plus braves chevaliers anglais, trois cents sont tués, les autres sont faits prisonniers. On jette de longues poutres sur les arches détruites du grand pont qui conduit à Orléans et Jeanne y passe pour rentrer dans la ville, ainsi qu'elle l'avait annoncé. Il est huit heures du soir, les cloches sonnent, chantent l'allégresse de la victoire, et le *Te Deum* retentit, enthousiaste, sous les voûtes de Sainte-Croix.

Jeanne dut ramener son *godon* chez Jacques Boucher, — elle n'avait que le choix, — mais l'histoire n'a pas enregistré le fait. Elle était brisée de fatigue ; elle ne prit qu'un peu de vin trempé d'eau avec un peu de pain, fit panser sa blessure et s'étendit sur son lit. Elle remerciait Dieu de la victoire qu'il lui avait accordée dans cette journée décisive où tout apparaît miraculeux. Les Anglais demeuraient frappés d'inertie et de peur, après la plus sanglante défaite, et pourtant les Français, avant la bataille, étaient divisés et dépourvus d'enthousiasme. C'est donc Dieu qui avait combattu pour la France.

XX

ORLÉANS DÉLIVRÉ

I

Les Anglais étaient battus, mais non anéantis. Il leur restait des chefs éminents, comme Talbot, et des forces supérieures à celles du Dauphin. Mais les soldats étaient découragés, glacés de terreur. Pour tous, Jeanne était un être surnaturel, contre lequel toute lutte était impossible. C'est pourquoi ils l'accusaient dès lors de sorcellerie. Leur orgueil se refusait à reconnaître qu'ils avaient été vaincus par sa vaillance et par l'aide divine ; ils aimaient mieux noircir la pure vierge et l'accuser, contre toute raison, de dépravations et de maléfices.

Mais la situation était belle. Les soldats ne vou-

laient plus marcher, et les généraux eux-mêmes avaient perdu leur belle confiance. Que faire ? Ceux-ci tiennent conseil pendant la nuit et décident la retraite.

Le dimanche 8 mai, de très grand matin, ils abandonnent leurs fortes bastilles sans combat, et se retirent en bon ordre. Ils se rangent en bataille à peu de distance de la ville, et forment deux corps d'armée qui campent l'un à l'ouest, l'autre au nord. Que vont-ils faire ? Livrer un nouveau combat ? S'ils avaient voulu combattre, ils n'auraient pas quitté leurs forteresses. Ils veulent seulement sauver l'honneur et paraître s'en aller d'eux-mêmes.

Les Orléanais les observent et viennent prévenir Jeanne, qui est étendue douloureusement sur son lit, chez Jacques Boucher. Elle se lève aussitôt, et ne pouvant revêtir ses armes, à cause de sa blessure, elle se couvre simplement d'une cotte de mailles ou jaseran, monte à cheval et gagne la porte de la ville. Les Orléanais et les soldats sentent aussitôt redoubler leur courage, quand elle apparaît dans leurs rangs, pâle, portant sur son visage des traces de souffrance, mais résolue, pleine de confiance, inspirée, car ses Voix lui ont parlé.

Elle dispose son armée en bataille, afin de faire front aux Anglais s'ils attaquaient. Pour elle, comme c'est le dimanche, elle ne veut pas attaquer.

— C'est le plaisir et la volonté de Dieu qu'on permette aux Anglais de s'en aller s'ils veulent, dit-elle. S'ils nous attaquent, défendez-vous hardiment et ne craignez pas, vous serez les maîtres.

Et comme c'est le jour du Seigneur, elle fait construire un autel en plein air. On apporte une table, une pierre d'autel, des ornements sacerdotaux, et un prêtre commence la messe, à laquelle assistent avec respect les Orléanais et l'armée. C'est un spectacle imposant que celui de ces soldats victorieux, aux dures figures illuminées de confiance, qui prient pendant que Jeanne d'Arc, agenouillée au pied de l'autel, suit avec attention, avec amour, toutes les cérémonies du sacrifice sacré, sans inquiétude, absorbée dans sa prière à son doux Sauveur. Sans retourner la tête, elle demande seulement de quel côté regardent les ennemis.

Les Anglais contemplent d'abord cette scène grandiose, émus mais impassibles : ils semblent réfléchir, délibérer, hésiter, puis ils font demi-tour. On vient l'annoncer à la sainte héroïne :

— Ils regardent la ville de Meung, lui dit-on.

— En nom Dieu, ils s'en vont, s'écrie-t-elle. Laissez-les partir. Il me suffit qu'ils se retirent. Ne les poursuivons pas, car c'est dimanche. Il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui, vous les aurez une autre fois. *(Chronique de la Pucelle.* Ayroles, III, 84).

Les deux corps d'armée anglais s'ébranlaient : l'un commandé par Suffolk se dirigeait vers Jargeau ; l'autre, sous les ordres de Talbot et de Scales, prenait la route de Meung et de Beaugency. Ils s'en allaient, emmenant leurs prisonniers de guerre, mais laissant leur matériel de siège, affectant un reste de fierté, mais la mort dans l'âme.

— Maintenant, dit Jeanne, allons rendre grâces à Dieu.

Les prêtres alors entonnent des hymnes ; l'armée et le peuple s'organisent en cortège, on se rend en procession dans les églises où retentit le *Te Deum.* Une allégresse incomparable règne dans la cité qui est assiégée depuis sept mois et qui est enfin délivrée pour jamais.

« Il y avait en ce jour, raconte le *Journal du siège d'Orléans,* un Augustin anglais, confesseur du seigneur de Talbot, qui en son nom gouvernait un sien prisonnier, très vaillant homme d'armes, nommé Le Bourg de Bar, qui avait les fers aux pieds. Il le menait à la suite des autres Anglais, par-dessous le bras, tout au petit pas, vu qu'à cause des fers il ne pouvait pas aller autrement. Le prisonnier, voyant qu'ils restaient fort en arrière, et en homme entendu en fait de guerre, connaissant que les Anglais s'en allaient sans retour, contraignit par force l'Augustin à le porter sur ses épaules jusqu'à Orléans, échappant ainsi à la rançon. Par cet Augustin on sut beaucoup de ce qui était advenu aux Anglais, car il était fort familier de Talbot. » (Ayroles, III, 127).

Malgré la défense de la Pucelle, une partie de la garnison poursuivit les troupes anglaises et leur enlevèrent quelques chariots avec des bombardes, des canons et des armes. La Hire et Ambroise de Loré partirent ainsi avec cinq cents hommes, les harcelèrent trois lieues durant et s'en revinrent contents d'avoir provoqué la désertion de quelques soldats. Puis on visita les bastilles vides et l'on y trouva de la poudre, des bagages abandonnés et des vivres en abondance, — sans doute le convoi de Falstoff demeuré intact. Surtout on découvrit dans ces bastilles Guyenne, l'intrépide héraut de Jeanne d'Arc, que les Anglais avaient menacé de brûler. Ainsi se réalisait la prophétie de la Pucelle qu'il échapperait sain et sauf aux ennemis.

II

Dans l'après-midi de ce jour, 8 mai, Jeanne demande au clergé de faire une grande procession d'action de grâces. On se réunit dans le cloître de Sainte-Croix, où Louis de Richeville, prieur du couvent des Augustins, prononce un beau sermon pour lequel les magistrats, dans leur enthousiasme, lui veulent payer des honoraires. La cité est en proie à une allégresse indescriptible : elle est délivrée ; l'ennemi est en fuite, — car sa retraite est une vraie fuite, — puisque, malgré sa forte armée presque intacte, il n'a pas osé risquer un suprême combat. On se rend à l'église St-Paul, non loin de la maison de Jacques Boucher, où Jeanne a si souvent prié depuis huit jours. Dans cette église est érigé un autel à Notre-Dame des Miracles. Est-il un plus grand miracle et plus inespéré que le départ honteux des Anglais, naguère encore si insolents et si cruels? Le bon peuple d'Orléans ne cesse de chanter des hymnes de reconnaissance dans les rues fleuries et dans chaque sanctuaire. Le deuil, les craintes pendant sept mois, le souvenir des menaces anglaises, les assauts sanglants, le tonnerre des canons, tout